

Quelques bois dont on fait les cannes

Par M. PIERRE BAYROU

Pour gravir la côte Rodanèze, et faire le tour du Roc Rouge en passant par Nibouzou, c'est la canne d'alatèrne que je choisis. Pour le Roc d'Anglars, c'est la canne de buisson noir, bien que je lui préfère parfois, à vrai dire, mon bâton de genévrier. Les gorges de Bone imposent l'olivier sauvage, la Gourgue le buis, Litières le mahaleb. J'ai ainsi, à l'usage des penchants secrets que renouvellent les jours, pour répondre aussi au caractère des lieux et comme au vœu des paysages, tout un lot de petites compagnes qui sont mes cannes, choisies par moi, coupées et travaillées par moi : à l'aubépine, au buisson noir, quelquefois au genévrier — car il faut garder à ceux-ci leur air rude et épineux — je laisse avec soin, comme une pointe mousse, la naissance des rameaux. Quant à l'alisier, au noisetier, au frêne, à tous les arbres qui sont doux, j'en arase au plus fin les nœuds, jusqu'au poli luisant, sans ressaut. Je me sers pour cela de mon outil à tout faire : mon couteau de pâtre, au manche de bois léger, un Dumas de juste trempe qui, mordant les nœuds mêmes du buis, lisses et durs comme le marbre, broute en crissant, mais ne s'ébrèche pas.

Au cours des premiers mois de leur métamorphose — car c'est très lentement qu'une tige devient canne — je les visite assidûment dans l'ombre de mon petit laboratoire. Je veille aux malformations ; je redresse au jour le jour gibbosités et scolioses ; je sollicite doucement les courbures malséantes par de circonspectes pressions sur l'os de mon genou.

Du temps passe, beaucoup de temps. Qui lentement et qui plus vite, mes bois meurent un à un. Et dans la mort, qui en lui-même enfin le change, chacun retrouve exactement ses qualités héréditaires, les vertus de sa lignée : densité, roideur, souplesse, coloris, finesse du grain. C'est l'heure alors d'oin-

dre certains de cire vierge. J'étendis au fer chaud la blonde matière. A longueur de temps, à grand effort de tout le bras, de l'épaule au poignet, je presse et lisse à vives frictions. Sous le chiffon de laine qui bientôt chauffe mes doigts, tôt ou tard la cire fond : oh ! la fraîche, agreste odeur ! Elle pénètre l'écorce, elle s'allie et s'incorpore à la chair profonde du bois. Ainsi le prunellier à rouge peau acquiert-il ce luisant de cuir, cet éclat sobre, ce poli froid qui coule si doux sous la main. Ainsi le buis, dont j'ai sur le vert râclé l'écorce sans léser la chair mouillée — et voilà le point délicat — ainsi le buis prend-il un ton de vieil ivoire qui réchauffe sa nudité.

Mais tous les bois ne souffrent pas qu'on les traite de la sorte. Ce serait non-sens à coup sûr d'enduire et de cirer le frêne ou le mahaleb. Mais polir l'aubépine, l'ormeau, le genévrier surtout, qui doit conserver à tout prix les filaments de sa toison, serait malséant jusqu'à l'incongruité...

C'est fini maintenant, mes cannes sont faites. Plus tard, un jour, à l'abri d'un mur, là-haut, ou dans l'ombre d'un genévrier, ou sur le siège de pierres plates qui flanque la porte des bergeries, j'en grave la peau sèche qui se déchire jusqu'au bois fibreux, d'une date, d'un monogramme, initiales enlacées : notre chiffre. Tout béant au pur silence, ayant arrêté dans ma tête le cliquetis de la machine à doubler, je m'abandonne, sans orgueil et sans alarme, au tourbillonnement des forces de la terre. Je cesse un instant de supputer, de craindre, de balancer et de souffrir. J'oublie un tant les clameurs contraires des haines, l'arrogance des vanités, l'aveuglement des passions même les plus généreuses et celui, de beaucoup plus féroce, des convictions « raisonnées ». Je voudrais n'être qu'une herbe, une fleur qui s'ouvre, cet insecte qui chemine et, du genévrier chauffé de soleil, cet encens qui monte aux cieux.

Tout rêvant, je grave ma canne de la pointe d'une grosse aiguille. Calmement passent les heures. Et quand il faut bien repartir, me lever, redescendre, rompre tout lien, « tenter de vivre », redevenir un homme qui pense et qui, séparé du reste du monde, s'imagine le mirer, le juger et jusqu'à le conduire, le soupçon me vient d'un malentendu tragique et fatal entre la pensée et la vie. Je pique mon aiguille au revers de mon « cuir » et je reprends, déjà songeur et tourmenté, le chemin rouge de la grèze, ou la carrétal du bois, bossuée de rocs

affleurants. Et tout en m'enfonçant pas à pas dans l'entonnoir de la vallée, je pense que le malheur des hommes vient sans doute de ce qu'ils divinisent leur raison ; mais je me dis aussi que ce qui fait incurable leur mal, désespérée leur condition, c'est qu'ils ne sauront jamais à quel moment et dans quelle mesure leur instinct les abuse et les perd : quand il leur suggère de s'en tenir aux impulsions natives — ou bien quand il les assure que leur intelligence est le seul guide sûr, l'unique espoir de certitude, leur seule dignité, leur seule grandeur ?

